

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 4 (1916)

Artikel: Le Sinaï et l'exode
Autor: Jéquier, Gustave
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379965>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE SINAÏ ET L'EXODE

Parmi tous les lieux saints, le Sinaï occupe une place à part dans notre imagination. Les récits bibliques dont nous avons été bercés dès notre plus tendre enfance nous ont appris à le considérer comme un pays de rêve où le Dieu tout-puissant, un peu comme le Zeus de l'Olympe grec, trône entouré de nuages et d'éclairs sur un rocher inaccessible aux humains. Ce désert hérissé de montagnes, berceau de notre religion, nous hante comme un paysage en même temps familier et irréel, et pourtant, dans notre époque où tout le monde voyage si facilement, bien peu d'entre nous se sont hasardés dans la petite péninsule qui forme comme un pont entre l'Afrique et l'Asie, et c'est à peine s'ils sont plus nombreux, ceux qui ont cherché à se renseigner, d'après les récits des voyageurs et des savants, sur ces parages si réputés et si peu connus.

Nominalement turque, mais relevant en réalité de l'autorité du gouvernement égyptien, cette région, bien qu'assez rapprochée de nous, est en effet difficilement accessible. Le touriste n'y trouvera ni hôtels, ni moyens de transport modernes, ni ville, ni village, car Nakhel, le siège du gouverneur, et El Tôr, port de quarantaine, ne sont que de misérables hameaux, et Akaba est déjà en dehors du Sinaï proprement dit. Comme habitants, quelques petits groupes de nomades insaisissables, et les moines grecs du couvent de Sainte-Catherine. Comme pays, le désert de sable et de pierrailles ou la montagne abrupte ; la végétation est pour ainsi dire nulle : point d'herbe ni de culture d'aucune sorte, à peine quelques acacias et quelques buissons auprès des

rares points d'eau ou dans les vallons où le sous-sol garde un peu d'humidité ; dans un ou deux endroits seulement, où un petit ruisseau serpente au fond d'une vallée, une étroite bande de verdure et de palmiers suit le cours de l'eau jusqu'au moment où elle se perd dans les sables. Partout ailleurs, la roche nue ou le sol aride, éblouissant, sur lequel tombe pendant la plus grande partie de l'année un soleil brûlant. Celui qui s'aventure dans cette région inhospitalière doit donc non seulement se préparer à supporter des fatigues et des privations de toute sorte, mais encore organiser lui-même toute une caravane, aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que bien peu de voyageurs s'y aventurent.

Depuis un siècle, bon nombre de savants ont passé par le Sinaï et ont exploré la péninsule en tous sens, à divers points de vue, aussi la constitution géologique du pays, sa flore, sa topographie, son histoire sont maintenant assez bien établies au point de vue scientifique ; mais les résultats de ces explorations et de ces études sont consignés le plus souvent dans des ouvrages destinés uniquement aux spécialistes, et bien peu de ceux qui connaissent le pays se sont donné la peine de mettre à la portée du public leurs impressions de voyage et de résumer de façon claire et simple les nombreuses questions qui se posent au sujet du Mont Sinaï et de ses environs. A côté du *Désert* de Pierre Loti, ouvrage purement littéraire, suite d'impressions de couleur, de lumière, de solitude morne, notées au jour le jour, nous n'avons guère jusqu'ici comme livre d'ensemble sur ce sujet que celui d'Ebers *Durch Gosen zum Sinaï*, étude très sérieuse et bien documentée, mais un peu vieillie aujourd'hui.

Nous devons donc être particulièrement reconnaissants à M. Léon Cart, professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Neuchâtel, de nous donner, sous les auspices de la Société neuchâteloise de géographie (1), un livre qui comble une lacune aussi regrettable, un livre conçu de façon à satisfaire également ceux qui aiment à lire un récit de voyage agréablement écrit, clair et plein de détails pittoresques et vivants, et les savants que préoccupent des questions plus sérieuses, en

(1) *Bulletin de la Société neuch. de Géographie*, t. xxiii, Neuchâtel 1914-1915. Le tirage à part, publié par la Maison Attinger frères, porte le titre *Au Sinaï et dans l'Arabie Pétrée*.

particulier celle de l'origine d'une religion qui a bouleversé le monde. A cet effet, l'auteur a divisé son ouvrage en deux parties distinctes : la première décrit, sous la forme d'un journal de voyage, l'itinéraire suivi par l'expédition, les sites parcourus, leur aspect, la configuration du sol ; au fur et à mesure, il note les réminiscences historiques en les discutant brièvement, de façon à donner, par fragments, un aperçu à peu près complet de l'histoire de la péninsule ; il évite de cette manière la monotonie qu'aurait pu présenter le simple récit d'une traversée de désert, et la description, ainsi coupée, gagne en intérêt tout en devenant plus vivante. Les cartes d'ensemble et de détail, les plans et les nombreux clichés photographiques qui accompagnent le texte en facilitent encore la compréhension.

Bien que qualifiée modestement d'« appendice », la deuxième partie, la « Géographie de l'Exode » est la portion capitale de l'ouvrage, puisqu'elle donne l'étude scientifique de toutes les questions qui jusqu'à ce jour paraissaient presque insolubles. Ici encore l'auteur a su, grâce à son plan très simple, mais rigoureusement établi, grâce surtout à une très grande clarté dans les termes, rendre accessibles à tous les problèmes les plus compliqués peut-être de l'exégèse moderne.

C'est dans les conditions les plus favorables que s'est accompli le voyage de M. Cart, l'auteur ayant eu le privilège de faire partie d'une des expéditions organisées par les Pères Dominicains de l'Ecole Biblique de Jérusalem. Les savants religieux qui, sous la direction du R. P. Lagrange ont pendant de nombreuses années consacré tous leurs efforts à l'étude de la Palestine et des pays environnans, qui ont fait des travaux de tout premier ordre sur les lieux saints et les livres sacrés, et qui chaque année parcourent le pays en tous sens avec leurs élèves, étaient bien les meilleurs guides qu'on pût trouver, et parmi eux, les P. P. Savignac et Jaussen étaient tout particulièrement désignés, par leur grande connaissance de la péninsule sinaïtique.

* * *

Le point de départ de l'expédition étant Suez, la première étape est nécessairement la petite oasis d'Ayoun-Mousa, avec ses étangs, ses palmiers, ses cultures, minuscule point verdoyant

au milieu des sables, et que le fait seul de la présence de sources assez importantes à cet endroit rattache au nom de Moïse. Puis, c'est le désert monotone, la succession des ouadys pierreux et sablonneux, si larges qu'on pourrait se croire en plaine, n'était à l'horizon la ligne de montagnes nues, la falaise qui forme la bordure du plateau sinaïtique. Bien peu de points fixent l'attention, pendant ces premières journées de route : ici le Djebel Mourra dont le nom peut rappeler le Mara de l'Exode, là une source ou plutôt une mare d'eau saumâtre, puis l'Ouady Gharandel avec ses broussailles et ses tamaris, ses palmiers le long du maigre filet d'eau qui arrose la vallée, lieu charmant par comparaison avec les autres ouadys, et où la tradition a voulu reconnaître le site d'Elim.

Au delà de ce point, en continuant vers le sud, les vallées se rétrécissent, deviennent plus sauvages, plus rocheuses, plus pittoresques ; la route se rapproche de la mer, la côtoie même pendant quelque temps, puis s'enfonce dans les vallons tortueux et enchevêtrés de la région des grès, aux colorations si variées ; plus d'eau, et comme végétation, à peine par ci par là un acacia seyal. Enfin l'on arrive à la région minière de l'Ouady Maghara, où les Egyptiens envoyèrent si souvent, dès les débuts de la monarchie pharaonique et jusqu'au Nouvel Empire thébain, des expéditions chargées d'extraire le *mafek*, la pierre verte, sorte de turquoise, qu'ils prisaient si fort comme pierre précieuse et dont ils se servaient surtout pour la fabrication de leurs couleurs et de leurs émaux. On voit encore leurs mines, les traces de leur exploitation, les ruines de leurs cabanes, mais les inscriptions rupestres qui rappelaient leur mémoire et portaient les noms de leurs plus grands rois, les Snefrou, les Khoufou, les Pepi, les Amenemhat, ont presque toutes disparu aujourd'hui ; relevées par les voyageurs du siècle passé, elles ont été exterminées depuis par les Européens chercheurs de trésors, et les dernières ont été, par mesure de précaution, transportées au musée du Caire. Ce site est comme une porte qui s'ouvre sur un passé extrêmement lointain où nous voyons, hors des limites naturelles de leur pays, les Egyptiens faire parade de leur puissance et de leur industrie, dès l'aube de leur histoire.

Le large Ouady Mokattein, qui s'ouvre un peu plus au sud, nous reporte à une autre période historique, celle des débuts

du christianisme ; les nombreuses inscriptions gravées sur les rochers par les pèlerins qui se rendaient à la montagne sainte sont en langue nabatienne et ne nous donnent malheureusement que peu de renseignements sur cette civilisation encore si peu connue. C'est près de là qu'on pénètre dans la région granitique du Sinaï, la partie de beaucoup la plus caractéristique de la péninsule, qui laisse au visiteur un souvenir inoubliable de montagnes déchiquetées, abruptes, hérissées de rochers, d'une coloration rouge sang avec de grandes coulées verticales de diorite, vertes ou noires, et plus bas, dominés par ce chaos de blocs, des ouadys qui s'enchevêtrent, dont l'aridité n'est rompue que par places par de petits acacias et des coloquintes rampant sur le sol.

Dans cette zone, c'est d'abord l'oasis de Firan, la « perle du Sinaï » une vallée où serpente un petit ruisseau clair entouré d'une végétation luxuriante qui forme une bande de quelques mètres de large ; quelques ruines aux alentours de la palmeraie sont tout ce qui reste de l'ancienne ville de Paran, séjour des premiers chrétiens du Sinaï et qui fut même le siège d'un évêché ; d'après la tradition, ce serait aussi le Pharan de l'Exode. Au-dessus de la vallée, vers l'ouest, s'élève la silhouette imposante du Serbal, la montagne la plus importante de tout le massif granitique, que plusieurs auteurs modernes ont voulu assimiler au Sinaï biblique ; la proximité immédiate de la ville de Paran semblerait du reste indiquer que la tradition primitive s'était aussi localisée à cet endroit, jusqu'à l'époque de la construction du couvent de Sainte-Catherine.

Les vallons succèdent aux vallons, toujours variés, pleins d'imprévu, puis le chemin, taillé dans le roc, gravit un col escarpé et débouche sur une plaine qui descend doucement vers un cirque de montagnes, d'où se détache un gigantesque éperon, le Djebel Mousa et le Ras-Safsaf. Ce paysage si simple et grandiose par lui-même est, par suite des souvenirs qu'il évoque, un des plus impressionnants qu'il soit donné à l'homme de contempler ; c'est celui que la tradition a choisi comme décor de la scène de promulgation de la loi, depuis quinze siècles environ, au temps où Justinien, pour mettre les religieux de la péninsule à l'abri des incursions des Bédouins, construisit le monastère fortifié où se transportèrent du même coup tous les souvenirs

sacrés du pays, le puits de Jethro, le Buisson ardent, la fontaine de Moïse. Dans ce couvent, célèbre par les manuscrits de sa bibliothèque, sont entassés pêle-mêle à côté de la basilique et d'une petite mosquée et à l'abri de hautes et fortes murailles, des édifices de toute sorte et de toutes les époques ; immédiatement à côté se dresse, presque à pic, le bloc majestueux du Djebel Mousa dont l'ascension offre le plus grand intérêt, tant pour le simple voyageur avide des beaux spectacles de la nature vierge, que pour le croyant qui recherche les souvenirs de la révélation divine.

La partie méridionale de la péninsule ne présentant pas de particularités ni de souvenirs historiques ou traditionnels spéciaux, la caravane reprend, après son petit séjour au couvent, la route de retour en marchant vers le nord par de nouveaux ouadys, d'abord dans les roches granitiques, puis dans les grès du Djebel Tih. C'est dans cette région que se dresse, isolée et déchiquetée en tous sens par des ravins profonds, une nouvelle station minière, le Sarabout el Khadim, où les Egyptiens nous ont laissé, non seulement les traces de leur exploitation et des inscriptions rupestres, mais un vrai temple, fondé sous le Moyen Empire et qui s'agrandit progressivement au cours des âges. La disposition très spéciale de ce sanctuaire montre qu'on y pratiquait un culte très différent des cultes de l'Egypte propre, et sans doute celui des nomades de la région, avec sacrifices ignés, pierres coniques, cellules où l'on venait dormir pour recevoir les révélations divines. C'est un aperçu très peu précis, puisqu'il est travesti à l'gyptienne sous le nom de la déesse Hathor, mais des plus curieux, sur la religion primitive des Sémites, et qui est d'autant plus intéressant pour nous, que dans cette contrée même s'est élaborée et constituée la religion juive.

Au delà, c'est le désert de Tih, l'immense plateau aride et désolé qui s'étend jusqu'à la Méditerranée ; dans ce paysage monotone, avec ces journées torrides et ces nuits glaciales, les étapes sont longues et pénibles. Au milieu de ce triste pays s'élève la « capitale », Nakhel, consistant en un fortin en terre, quelques masures et un puits d'eau saumâtre ; il faut encore bien des journées de route pour atteindre une zone plus accidentée, avec des vallons où poussent quelques buissons et même un peu

d'herbe, par ci par là même une source, et l'on arrive à Aïn-Qedeïs, la «source sacrée» le Qadès-Barnéa de la Bible, site dont le nom seul indique toute l'importance. Ce lieu où les Israélites séjournèrent si longtemps après leur sortie d'Egypte, où ils se constituèrent en une nation homogène, où ils expérimentèrent la loi nouvelle et où ils préparèrent l'invasion de la Palestine, est une vallée de petites dimensions, relativement fertile et bien arrosée, si bien cachée dans les coteaux rocheux en dehors des routes habituelles, qu'on eut grand'peine, au cours du siècle dernier, à en retrouver l'emplacement exact.

C'est toujours dans un désert de cailloux que se déroule le chemin de la caravane, déjà sur le sol de l'Arabie Pétrée, puis viennent des montagnes coupées de ravins sauvages, des cols d'un accès difficile : c'est le pays d'Edom, riche en souvenirs qui ne peuvent que rarement se localiser : le puits d'Agar, la montagne de Seïr, Ezion-Gaber, et tant d'autres. Après de longues journées de fatigues et de privations, on arrive enfin au lieu qui est en réalité le terme du voyage, Petra, la ville mystérieuse, si bien blottie au cœur de ses montagnes qu'après sa ruine on en perdit toute trace et que c'est il y a un siècle à peine qu'un hasard heureux permit de la retrouver. C'est un site unique dans tout l'Orient, cette ville aux monuments somptueux taillés dans le flanc de la roche rouge, et dont les ruines s'entassent dans la vallée, vraie fosse creusée dans la montagne au milieu d'un paysage que les voyageurs n'hésitent pas à qualifier de féérique. Les Nabatéens, dont Petra était la capitale, furent un peuple puissant, avant de succomber devant les armées romaines, et occupaient une certaine place parmi les petits royaumes de l'Asie antérieure, mais leur histoire est à peine connue et il est peu probable qu'on arrive jamais à la préciser.

De Petra à Jérusalem, le trajet s'effectue à cheval ou en chemin de fer par le pays de Moab, la région de la Mer Morte, le Jourdain, Jéricho, endroits plus connus, où le voyageur note encore bon nombre d'impressions originales qui viennent compléter son récit et en soutiennent jusqu'au bout l'intérêt.

* * *

Après avoir relevé au fur et à mesure, dans son journal de voyage, toutes les particularités des endroits parcourus, au point

de vue de l'histoire, de la religion, des traditions, de la géographie, il reste à M. Cart une tâche, la plus difficile sans doute, mais aussi la plus attrayante pour un exégète, la coordination de tout ces documents et l'utilisation de la connaissance du terrain, aussi bien que celle des textes sacrés et profanes pour l'étude des grandes questions qui sont discutées depuis si longtemps sans résultat définitif : la sortie d'Egypte, le séjour d'Israël au désert, la constitution de la religion juive, la conquête de Chanaan.

Le plan de l'auteur comporte en premier lieu une étude très serrée du texte de l'Exode, destinée à isoler les uns des autres les fragments très divers d'origine qui ont servi à la composition de ce document, puis l'établissement de l'itinéraire des Israélites d'après tous ces auteurs, dont chacun a une version très différente des autres, parfois même absolument contradictoire. Grâce à cette méthode très scientifique, M. Cart arrive à une série de résultats inattendus qui éclairent d'un jour tout nouveau cette question si obscure ; ces solutions sont infiniment plus satisfaisantes que celles proposées jusqu'ici, et si je n'ai pas qualité pour en faire la critique au point de vue de l'exégèse, je puis au moins les résumer pour qu'on puisse se rendre compte de toute leur valeur historique et géographique.

Le séjour d'Israël en Egypte ne peut plus guère être nié, malgré la théorie de Winckler, basée sur l'extension du terme de *Musri*, qui voudrait reporter ce séjour dans une toute autre région, en Arabie Pétrée. D'après les travaux les plus récents, la sortie des Israélites, le fameux passage de la Mer Rouge se serait effectué soit vers l'extrémité des Laes Amers, soit plus au nord, par le lac Timsah. Diverses considérations amènent M. Cart à adopter cette dernière manière de voir et à assimiler le *Yam Souph*, la « mer des roseaux », nom qui plus tard, s'étendit à la Mer Rouge, avec le *Kem-Our* des Egyptiens, qui ne peut correspondre qu'au lac Timsah.

La localisation du Mont Sinaï présente des difficultés beaucoup plus grandes ; d'après la tradition chrétienne, ce serait le Djebel Mousa, mais cette identification est loin d'être absolument satisfaisante, aussi les savants, depuis près d'un siècle, ont-ils cherché à le placer ailleurs, les uns au Serbal, les autres à Qadès, d'autres encore en Arabie. Les itinéraires de l'Exode

se contredisent, car tandis que le Yahviste place toutes les scènes du séjour au désert dans les environs de Qadès, les rédacteurs plus récents, y compris déjà l'Elohist, repoussent tout le début de ce séjour, et en particulier la scène de la promulgation de la loi, plus au sud dans la péninsule, sans nulle précision du reste, puisqu'aucune des localités mentionnées ne peut être identifiée de façon certaine. La conclusion à laquelle s'arrête M. Cart est que les Israélites ne dépassèrent jamais vers le sud la région de Qadès et que c'est plus tard seulement, alors que le souvenir du stage au Sinaï était devenu plus vague, que naquit et se développa la tendance de repousser tous les grands souvenirs de l'Exode vers le sud dans un pays moins connu, dont la configuration se prête admirablement à des scènes comme celle de la première révélation d'un dieu à son peuple, mais point à un séjour prolongé d'une tribu relativement nombreuse. Moïse aurait donc, sans s'éloigner beaucoup de la route naturelle d'Egypte en Palestine, amené son peuple directement à l'ancien sanctuaire madianite où il voulait lui imposer une religion nouvelle à laquelle il avait été lui-même accidentellement initié, la religion de Yahvè, un dieu de caractère igné, se révélant par l'orage.

Le problème de l'entrée en Palestine des tribus juives n'est pas moins obscur ; à travers l'enchevêtrement des textes, on reconnaît que les uns parlent d'une invasion par le sud, tandis que les autres, plus nombreux, indiquent clairement un détour vers l'est, par Edom et Moab, mais donnent plusieurs itinéraires différents. Il y a donc lieu de croire que l'invasion ne s'est pas faite en une fois et d'un seul côté, mais progressivement et sur plusieurs points.

Les résultats de cet important travail sont exposés par M. Cart avec une clarté remarquable dans l'esquisse historique qui termine le volume. La situation se présente, selon lui, de la façon suivante : deux fractions d'une même peuplade se séparent à un moment donné, probablement lors de la domination des Hyksos en Egypte, vers le XVIII^e siècle ; l'une reste dans la région transjordanique, tandis que l'autre passe en Egypte, en ressort quelque temps, peut-être quelques siècles plus tard, se constitue comme nation à Qadès, adopte une nouvelle religion et cherche à pénétrer en Palestine par le sud. Pendant que cette

branche, celle des Judéens, qui comprend les tribus de Juda, Siméon et Lévi, opérait de cette façon, l'autre, celle des Israélites proprement dits ou des Hébreux, procédait à la conquête du pays par l'est, et il y a tout lieu de croire que ces peuplades sont les *Khabiru* dont parlent si souvent les lettres de Tell el Amarna. La date de la conquête devrait alors se placer à la fin de la XVIII^e dynastie, au moment où la domination égyptienne sur la contrée n'était plus guère que nominale (XIV^e siècle environ).

Des rapports réguliers devaient nécessairement s'établir peu à peu entre ces deux rameaux d'une même race, installés de nouveau côté à côté dans une même région, et si l'union politique ne put jamais s'effectuer que d'une manière factice et pendant un temps très court, sous le sceptre de David et de Salomon, la fusion religieuse fut beaucoup plus effective. El, le vieux dieu sémité, finit par se confondre avec son voisin Yahvé, dont la nature plus personnelle, mieux caractérisée, devait assurer la prééminence.

Comme on peut s'en rendre compte par cet aperçu sommaire, la portée de cet ouvrage dépasse de beaucoup les limites du simple « Voyage au Sinaï et dans l'Arabie Pétrée » qu'annonce son titre. Ses solutions feront encore sans doute l'objet de longues discussions de la part des théologiens, mais, avec la façon toute nouvelle et absolument originale dont est posée la question, la thèse de M. Léon Cart me paraît être de première importance pour l'étude des premiers siècles du judaïsme.

GUSTAVE JÉQUIER.